

pleur de leurs vêtements. Après maints détours dans des rues tellement étroites et sinueuses qu'on les aurait crues sans issue, nous arrivâmes à une maison où, à l'exception d'une petite porte en ogive, aucune ouverture ne donnait sur la rue; une esclave ayant frappé d'une manière particulière avec un morceau de fer enchaîné au mur, la porte s'ouvrit comme d'elle-même, et nous nous trouvâmes dans un corridor obscur qui nous conduisit à une cour semblable à toutes celles que nous connaissions déjà. Il y eut un instant de pourparler entre nos introducteurs et quelques femmes accroupies sur le divan; nous comprîmes sans peine que nous étions l'objet de la discussion, dont le résultat fut apparemment notre admission, car l'une d'elles se leva, vint nous prendre par la main, et nous fit entrer dans une grande pièce ne recevant de jour que par en haut, et ressemblant encore à celle que nous venions de quitter. Là, pour la première fois, les voiles se levèrent enfin, et nous pûmes admirer les charmantes figures de Mollah et de Moun. Quoi qu'on ait dit de l'usage où sont les Mauresques de se teindre le tour des yeux avec le suc du héné (1), cette étrangeté est loin d'être aussi choquante qu'on le croirait d'abord. Ne cherchant point à imiter un don refusé par la nature, cette habitude originale n'est pas sans charme; du moins elle nous parut telle chez Mollah et Moun, dont les longs yeux d'un noir orangé étaient ravissants malgré et peut-être à cause des cercles symétriquement dessinés qui les entouraient; un teint éblouissant de fraîcheur, une abondante

(1) Cette plante, qui tient tant de place dans la toilette des femmes de l'Orient, donne une poudre verte qui devient rouge aussitôt qu'on l'applique mouillée sur la peau ou sur les cheveux.